NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 N° 3 1950

Le vrai Dieu est discret

René THIBAUT (s.j.)

p. 274 - 283

https://www.nrt.be/fr/articles/le-vrai-dieu-est-discret-2683

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE VRAI DIEU EST DISCRET

Tout homme a son Dieu. Chacun a le Dieu qu'il mérite. Mais personne, à part Jésus-Christ, n'a le droit de dire : « Mon Dieu est le vrai Dieu ». Le vrai Dieu est le Père de celui qui s'est donné comme le Fils unique de Dieu. « Mon Père est votre Père, mon Dieu est votre Dieu » (cfr *Jn.* XX, 17). « J'ignore, écrit Maeterlinck, si le Christ était Dieu, mais il m'apprit à voir un Dieu plus humain, plus pur et meilleur que le Dieu que j'aurais imaginé, s'il n'était venu sur la terre » (1). Et il ajoute deux sages recommandations : « Que votre Dieu soit, dès aujourd'hui, aussi bon, aussi intelligent que possible. Afin qu'il puisse l'être, efforcez-vous de devenir tel que vous souhaitez qu'il soit; c'est seulement à ce prix que vous le verrez tel qu'il est » (2). « Cherchez votre Dieu honnêtement, sincèrement, loyalement, scrupuleusement, aussi haut que possible. Vous n'aurez rien à craindre de celui que vous aurez trouvé et adoré » (3). Sûr de lui, le penseur avait écrit précédemment : « Quand je serai debout devant le trône de Dieu, me condamnera-t-il aux flammes éternelles parce que je l'ai vu trop sage, trop puissant, trop juste et trop grand ? Je n'ai pas commis d'autre crime et n'ai pas l'intention d'en commettre » (4). Si le poète s'était mis comme un enfant docile à l'école du seul Maître en science de Dieu, s'il avait eu moins de confiance en sa raison débile, son Dieu n'eût pas été *trop* sage, ni *trop* puissant, ni *trop* juste, ni *trop* grand, car il eût été alors *plus* discret, *plus* condescendant, *plus* miséricordieux, *plus* humble et *plus* doux, qu'un homme raisonnable ne peut concevoir l'Absolu. Le plus grand crime qu'un pécheur puisse commettre avant de paraître devant Dieu, c'est de douter de sa miséricorde. Or Maeterlinck met sa confiance en la justice de son Dieu; il est tellement assuré de sa parfaite innocence qu'il rejette d'avance sur Dieu la responsabilité de sa condamnation éventuelle : « Seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu !... Est-ce ma faute si vous ne m'avez pas parlé plus clairement ? Je n'ai cherché qu'à vous comprendre » (5). Combien de téméraires ont voulu pareillement entrer dans l'amour par la connaissance au lieu de pénétrer par l'amour dans la connaissance ! Là où échoue l'effort de la plus sublime intelligence, réussira l'humilité de l'acte de foi : « Je te rends grâces, ô Père, d'avoir révélé aux petits enfants ce qui dépasse le *captum* des philosophes » (*Lc.*, X, 21).

---

(1) *Devant Dieu*, Paris, 1937, p. 63.
(2) *Ibidem*, p. 137.
(3) *Ibidem*, p. 202.
(4) *L'Ombre des ailes*, Paris, 1936, p. 61.
(5) *Ibidem*, p. 121.

Le vrai Dieu n'est pas le Dieu des philosophes. La raison pure est capable d'affirmer un premier Principe, un Être nécessaire, absolu, immuable, éternel, Acte pur. La transcendance divine ainsi reconnue suffit à confondre toutes les idoles. Mais elle obligera aussi à rejeter l'Homme-Dieu comme la suprême idole, si elle ne laisse place à côté d'elle à la divine condescendance. Le Dieu discret demeure inaccessible à la raison pure depuis la chute originelle. Pourtant, sans attendre l'apparition du Fils de Dieu, les hommes ont toujours eu le moyen de connaître suffisamment le vrai Dieu en contemplant ses œuvres. « La création, c'est déjà une révélation de Dieu faite par le Verbe; en se manifestant aux patriarches et aux prophètes, le Verbe poursuit cette œuvre révélatrice; en s'incarnant, il la consomme » (6).

La Nature ou l'Univers visible est une parole de Dieu, mais qu'elle est confuse et basse cette parole en comparaison de l'Homme-Dieu ! « Entre ces deux connaissances de Dieu, celle que la création présente à tout être raisonnable, celle que le Fils communique aux élus de Dieu, la différence est telle qu'on peut dire que la première n'est qu'une ignorance si on la compare à la seconde. Par la création Dieu se fait connaître, mais il ne se fait pas voir, il ne se révèle pas » (7) vraiment. Il s'y révèle tout de même un peu, car il s'en faut que la création, vue comme il convient, n'atteste pas la divine condescendance inaccessible à la raison pure. Aussi les philosophes sont-ils inexcusables d'avoir préféré leur jugement propre à la leçon des choses.

La nature et l'histoire universelle criaient bien haut que Dieu est un créateur discret, puisqu'il fait se faire le monde et l'humanité, au lieu de les créer tout faits. Cette parole-là n'était ni confuse ni basse, mais il fallait beaucoup d'humilité pour l'entendre et il était facile d'en pervertir le sens. Car la réserve évidente du Créateur pouvait passer pour de l'impuissance, ou du dédain et de l'indifférence; elle pouvait faire douter de l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment bon. Le Fils de Dieu, en se montrant (tel Fils, tel Père) doux et humble de cœur, a levé l'ambiguïté. La réserve divine est délicatesse d'amour, respect de l'autonomie des créatures.

Après Jésus-Christ, le scandale de la discrétion créatrice n'était plus à redouter légitimement. Tous les voiles pudiquement jetés sur les désordres physiques et moraux pouvaient se retirer et cesser de cacher l'immensité et la profondeur du laisser faire divin. L'histoire eut le droit de dire toute la vérité; la science, de regarder l'univers comme il est. Hélas ! plutôt que d'adorer la discrétion manifestée,

(6) J. Lebreton, *La Connaissance de Dieu chez saint Irénée*, dans *Recherches de Science religieuse*, Paris, XVI, 1926, p. 387.
(7) *Ibidem*, p. 391.

les penseurs renforcèrent le problème du mal, que résolvait la foi au Dieu discret.

Newman avoue que, sans la protestation de sa conscience et de son cœur, le spectacle de la création l'aurait rendu athée, panthéiste ou polythéiste (8). « Celui qui a un Dieu, écrit Guyau, devrait le respecter trop pour en faire un créateur du monde » (9). Dans son manifeste *Aux croyants et aux athées* (10), W. Monod concède que « l'indifférence de la nature à l'égard de l'homme, (que) les souffrances et les injustices de l'histoire suffisent à renverser la notion traditionnelle de Dieu » Père tout-puissant. Stendhal a osé écrire : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas » (11).

Et pourtant le Créateur du monde visible est bien le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'incarnation n'a rien changé à sa nature immuable. Aussi bien le scandale de l'Univers hostile n'est-il pas plus irrésistible que le scandale du Fils de Dieu mis en croix. Un chrétien n'a pas le droit de s'étonner du mal; il doit y voir la preuve de la Discrétion divine.

Pourquoi les chrétiens ont-ils peur de cet attribut du vrai Dieu qui brille tellement dans la vie et la mort de leur Sauveur ? D'où vient que les apôtres et les prédicateurs soient aussi réticents sur la discrétion qu'ils sont abondants sur la miséricorde ? Comment ne soupçonnent-ils pas que, sans la discrétion antécédente, la miséricorde devient indigne de l'infinie sainteté ? Pensent-ils donc que Dieu s'est montré partial à l'égard des hommes en les admettant à une seconde épreuve, qu'il n'a pas accordée aux anges ? Mais, créés naturellement achevés, les purs esprits ne pouvaient subir une autre épreuve que la première. Où la discrétion n'avait pas trouvé place, il n'y eut point place davantage pour la miséricorde. L'homme fut aussi créé d'abord en état de perfection, mais cet état ne lui était pas dû, comme à l'ange, par nature. Son achèvement préternaturel ne possédait d'ailleurs pas l'harmonie impeccable des purs esprits. Le premier homme, malgré les dons gratuits, sortait de la poussière comme les autres animaux et, par son âme seulement, il se distinguait radicalement de ses frères inférieurs. Son âme venait de Dieu immédiatement comme l'esprit pur, mais elle ne recevait l'existence qu'unie à un corps, au corps d'un vertébré supérieur. Le corps du premier homme était foncièrement terrestre. Quand Adam eut péché dans l'état privilégié qui était personnellement le sien mais qui n'était aucunement dû à la nature humaine, il restait place pour une nouvelle épreuve dans l'état naturel. La vie surnaturelle continuait à s'offrir aux hommes déchus, mais elle réclamait désormais une renaissance, un renon-

(8) *Apologia*, tr. fr.; Paris, 1939, p. 278.
(9) *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, 1896, p. 20.
(10) Paris, 1923, p. 177.
(11) Cité par L. Levaux, *Quand Dieu parle*, Paris, 1926, p. 130.

cement. L'épreuve prenait un caractère déchirant qu'elle n'avait point à l'origine. Il fallait un Sauveur pour entraîner l'humanité vers Dieu et ce Sauveur nécessaire choisit la croix comme instrument de salut.

La croix, voilà l'épouvantail qui nous empêche de croire volontiers à la discrétion messagère de la miséricorde. Combien de chrétiens ne sont pas vraiment disciples du Christ ou du crucifié ! Au fond du cœur, ils disent avec les Juifs : « Descends de la croix et nous te suivrons dans la gloire ! » Mais c'est en mourant sur le gibet que le Sauveur ouvre le ciel à ceux qui, comme le bon larron, acceptent d'y mourir avec lui. Dieu a laissé condamner et exécuter son Fils bien-aimé, parce que la patience du Christ devait sauver les hommes.

Pour qu'il y ait lieu à patienter, il faut que Dieu soit discret et laisse faire les persécuteurs, hommes, bêtes ou choses. Dieu laisse même aux démons licence de nous tenter. Et l'homme racheté, l'homme baptisé devra se supporter lui-même, supporter son corps et la concupiscence, la souffrance et la mort. C'est en tirant le salut de la patience que la miséricorde achève l'ouvrage de la discrétion, *In patientia vestra possidebitis animas vestras.*

Ainsi entendue, la divine pitié ne risque plus d'encourager les méchants en décourageant les bons qui attendraient la délivrance sans rien faire pour la mériter. Celui qui voit dans la facilité du pardon une invitation à pécher se fait de la miséricorde l'idée la plus abominable. Il y aura sans doute toujours moyen de réparer le mal commis, mais il faudra expier ou payer sa dette jusqu'au dernier sou. Dieu n'est pas un bon papa qui passe l'éponge sur les frasques de ses enfants, c'est l'Educateur qui sait tirer le bien du mal.

Le Dieu discret et miséricordieux est anthropomorphique. Mais l'incarnation a justifié l'anthropomorphisme. Sans être une personne comme chacun de nous, le Fils de Dieu, égal au Père, a pris notre nature au point de se nommer lui-même le Fils de l'homme. Désormais nous pouvons dire de Dieu tout ce que nous disons d'un homme, sauf qu'il ignore ou qu'il pèche. C'est très justement que Gabriel Séailles exige des croyants que leur Dieu personnalisé soit « au moins à la hauteur intellectuelle et morale d'un homme ordinaire » (12). En Jésus, Dieu s'est fait tout petit, mais nullement mesquin. Le vrai Dieu est la Candeur même : c'est Satan qui joue des tours. Oui, les desseins de Dieu sont impénétrables, mais ce n'est point à force de complication, c'est à force de simplicité. « La simplicité de Dieu, l'effrayante simplicité de Dieu qui a damné l'orgueil des anges » (13) ! Lucifer a cru que Dieu lui tendait un piège et qu'il lui plairait en lui désobéissant. Le Malin fut confondu par le Simple.

(12) *Pages libres*, 28 septembre 1901.
(13) Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, 1936, p. 257.

Dieu n'aime pas les flatteurs. Les éloges que nous lui offrons doivent être avant tout sincères. Que de pieuses gens exagèrent la part de Dieu dans l'œuvre commune de leur sanctification ! Dieu fait tout, évidemment, mais il n'agit pas seul. Les limites fatales viennent toujours de nous : c'est mentir que de nier ces limites, et c'est offenser Dieu au fond, puisqu'on les nie pour lui faire honneur comme si elles venaient de lui ! Le don offert est immense, mais nous ne le recevons jamais qu'en le rognant plus que de raison. L'humilité nous oblige à reconnaître que, par notre faute, nous avons peu reçu.

Dieu discret n'aime pas non plus qu'on enlève à ses interventions la réserve qu'il y a mise. On ne le glorifie pas en présentant comme un miracle une coïncidence providentielle, ou en déclarant totale une guérison partielle, soudaine une amélioration progressive, etc. Dieu veut que nous reconnaissions la part de ses collaborateurs. Nous ne l'honorons jamais plus qu'en le félicitant de ne pas éclipser ses aides. Tout le bien vient de Dieu, mais l'acceptation est de nous. Si Dieu imposait ses dons, il n'en laisserait rien perdre. Or le don de Dieu n'est jamais reçu dans son intégrité. Mais tout rogné qu'il est en étant librement accepté, il plaît plus à Dieu que s'il était imposé tout entier. Toutes ces délicatesses divines sont anthropomorphiques. Elles font rire les sages ou les irritent selon leur tempérament; elles plongent les cœurs simples dans le ravissement. « La plénitude de la joie au ciel sera causée selon moi, écrit une mystique du XV^e^ siècle, par cette courtoisie et cette simplicité merveilleuse de notre Père céleste, Dieu ayant pour ses hôtes ces délicatesses qui sont le propre de la divinité » (14).

Par haine de l'anthropomorphisme, par méconnaissance de la Charité et souci exclusif de la justice. Proudhon en est venu à formuler le plus odieux blasphème qu'on puisse imaginer. Mais telle est la condescendance de notre grand Dieu que nous osons reproduire cette calomnie trop évidemment fausse pour induire personne en tentation : « Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère; Dieu, c'est le mal. J'affirme donc que Dieu, s'il est un Dieu, ne ressemble point aux effigies que les philosophes et les prêtres en ont faites, qu'il ne pense ni n'agit selon la loi d'analyse, de prévoyance et de progrès, qui est le trait distinctif de l'homme; que l'intelligence, la liberté, la personnalité en Dieu sont constituées autrement qu'en nous; et que cette originalité de nature fait de Dieu un être essentiellement anti-civilisateur, anti-libéral, anti-humain » (15). Comment le vrai Dieu dont le Fils s'est fait homme pourrait-il être anti-humain ? Comment le Créateur dont

(14) Julienne de Norwich, *Révélations sur l'Amour de Dieu*, traduites par un bénédictin de Farnborough, Paris, 1910, pp. 31, 60 s.

(15) Cité par H. de Lubac, *Proudhon et le christianisme*, Paris, 1945, p. 184.

la discrétion saute aux yeux serait-il anti-libéral ? Comment la religion du vrai Dieu qui civilise progressivement l'humanité nous présenterait-elle la nature divine comme anti-civilisatrice ? Pourquoi Proudhon rejette-t-il sur Dieu la part de ses collaborateurs ? Ce sont eux qui gâtent l'œuvre commune, la compliquent, l'obscurcissent, mais le mal abondant atteste précisément la libéralité divine.

En disant de Dieu : « Mon Père et votre Père » (*Jn.* XX, 17), Jésus nous autorise à parler de l'Etre infini, absolu, immuable, éternel, simple et incompréhensible, comme d'une Personne et à lui prêter les sentiments et les mœurs dont lui-même, digne Fils d'un tel Père, a donné l'exemple. Maintenant, dit Auguste Valensin, « il n'y a plus qu'à remplir le plus possible, le mieux possible, cette idée de Dieu-Père ; en quoi il convient d'user d'une extrême hardiesse, sans avoir peur de faire Dieu trop bon ni d'être trop anthropomorphique » (16).

Les lâches voudraient que Dieu supprimât le péché en comblant d'emblée les désirs de tout le monde. C'est toujours la divine discrétion qui, méconnue et prise pour de l'indifférence, suscite le problème du mal comme elle tolère le mal. On ne saurait trop prêcher de nos jours cet attribut discrètement révélé, sans lequel la miséricorde aura l'air d'une dérision. Plus on insiste sur la bonté ou la pitié divine, sans insister pareillement sur la retenue du Tout-Puissant, et plus on provoque les protestations blasphématoires de ceux qui souffrent sans consolation et pèchent sans espérance de pardon.

L'ignorance de la libre discrétion de Dieu acule les croyants sincères à mettre en doute la Toute-Puissance pour sauver l'infinie bonté. Dans son manifeste cité plus haut, le protestant W. Monod préconise une refonte énergique de la théodicée : Dieu ne peut pas tout ce qu'il veut ! L'incroyant s'imagine nier Dieu en poussant le dilemme : « Ou bien Dieu ne veut pas, ou bien il ne peut pas supprimer le mal ». W. Monod s'imagine, lui, maintenir la réalité de Dieu en concédant : « La foi en la paternité divine nous oblige à choisir le deuxième terme de l'alternative : il veut et ne peut pas » (17). « Dieu s'efforce et ne réussit pas toujours. Quel soulagement de le croire ! Diminuée métaphysiquement, la divinité est moralement grandie » (18). Ce conflit de la morale et de la métaphysique ressuscite le problème du mal qu'il prétend résoudre ! Telle est d'ailleurs l'étendue du mal visible (sans parler de l'invisible) que la puissance de Dieu devrait être bien exiguë pour ne pouvoir améliorer notre condition ! Comment ne devine-t-on pas que l'abondance du mal prouve au contraire la toute-puissance ? Seul, en effet, un Dieu tout-puissant peut avoir le droit de laisser faire le mal, car seul il est capable de

(16) *Autour de ma foi*, Paris, 1948, p. 32.
(17) *Aux croyants et aux athées*, Paris, 1923, p. 189.
(18) *Ibidem*, p. 191.

tirer en tout cas le bien du mal. Comme a dit le sage d'Orient, toute force qui s'impose doit être tenue pour faiblesse (19). Dieu ne s'impose pas, il se propose.

Mais, s'il faut maintenir la toute-puissance, ce ne saurait être au détriment de la bonté ou de la pitié. Dieu met librement des bornes à l'exercice de son pouvoir absolu; il ne veut pas en mettre à la manifestation de sa miséricorde. Le bien, qui vient de lui seul, n'est limité que par notre libre acceptation. Personne ne reçoit tout le bien que Dieu lui offre. Nous ne pouvons approuver cette déclaration de l'auteur estimable de la *Pratique progressive de la confession* (II, 5e édit., p. 28) : « Que la bonté de Dieu à notre égard ait des bornes, mais tout le proclame : et l'enfer, et la douleur, et le mal, et jusqu'à ces médiocres jouissances qui bientôt nous lassent. Faisons-nous bien humbles et comme timides devant ces redoutables limites de la bonté; craignons de les dépasser » ! Comme si le vrai Dieu était un Dieu jaloux, ombrageux, redoutant la concurrence ! Le danger n'est pas que nous croyions trop à l'amour de Dieu; c'est que nous doutions de son Amour infini.

Les philosophes ont toujours peur de la liberté de Dieu. Ou bien alors ils en font une anarchie. Dieu, disent-ils, est indépendant de tout ce qui n'est pas lui; il n'est pas soumis à la Fatalité, comme tant de gens le croient, mais sa volonté est réglée par sa nature. Or sa nature est immuable. Il peut faire tout ce qu'il veut. Mais il ne veut faire que ce qui est compossible avec sa nature. Tout cela est très vrai, mais les philosophes prétendent savoir ce qui est compossible avec la nature de Dieu et ce qui n'est pas possible. Leur raison « tient Dieu en laisse » et cette mesure de la toute-puissance les rassure contre les coups d'état de la Providence. Une pareille outrecuidance a révolté les modernes. Descartes se fait un mérite de déchaîner Dieu. Secrétan affirme que Dieu se définit : « Je suis ce que je veux être ». Mais le vrai Dieu a dit à Moïse : « Je suis ce que je suis » ! Dieu ne saurait être autre, ni se définir par autre chose que lui-même. Il est nécessairement ce qu'il est. Dieu ne peut ni s'anéantir, ni se changer. La création est nécessairement possible, mais Dieu ne crée pas nécessairement. La liberté de l'Acte créateur est le tourment des philosophes, qui ne peuvent s'empêcher de voir un défaut dans cette apparente contingence, à moins que Dieu ne soit ce qu'il veut être.

La raison humaine n'a pas le droit de délimiter le champ de la liberté divine. Il y a quelque chose de vrai dans les protestations contre la *potentia ordinata* dont récemment encore Léon Chestov s'est fait l'adversaire éloquent (20). Sans doute, Dieu est infiniment

(19) « Je tiens pour faiblesse toute force qui s'impose » (Rabindranath Tagore, *La Maison et le Monde*, Paris, 1921, p. 46).

(20) *Athènes et Jérusalem*, tr. fr., Paris, 1938. « Ce n'est que lorsque l'homme veut l'impossible, qu'il se tourne vers Dieu » (p. 456).

sage, et sa liberté ne ressemble ni à nos caprices ni à l'anarchie. Mais quel est l'homme, quel est l'ange qui puisse mesurer le champ de la liberté divine ? Lorsque Pierre, à la première prédiction de la mort de Dieu sur une croix, s'écrie indigné : Pas de ça!, le Fils de Dieu l'appelle Satan ! C'est que, lorsqu'il était encore dans le sein du Père, il avait déjà entendu de la bouche de Lucifer cette protestation insolente. *Quis ut Deus* ? Michel se fit alors le défenseur de la Liberté de Dieu. La discrétion et la miséricorde ne se révèlent à nous que par les faits, à moins que Dieu ne parle comme il l'a fait par l'Ecriture et Jésus-Christ.

Les paroles au sens strict révèlent clairement la miséricorde. Qui n'a savouré la parabole de l'Enfant prodigue ! Mais la discrétion se révèle mieux par les faits. Tous les lecteurs de la susdite parabole ont-ils remarqué la tolérance du Père qui laisse partir son fils sans le retenir autrement que par sa bonté ? On comprend dès lors pourquoi les théologiens ont généralement passé sous silence la discrétion de Dieu. Leur méthode ne les engageait pas à faire appel à d'autres sources que les textes scripturaires ou patristiques. Et si, d'aventure, ils consultaient la première parole de Dieu qu'est l'Univers visible, ils ne l'entendaient qu'à travers la Bible et n'y voyaient qu'un ordre impeccable attestant la toute-puissance et la sagesse inviolée du Créateur. Aujourd'hui pourtant ils ne peuvent ignorer tout à fait les désordres que la science a découverts avec ses yeux indiscrets. Il a fallu l'indiscrétion des savants pour vulgariser la connaissance de la discrétion divine ! Nous savons maintenant que la création fut souverainement discrète et nous ne devons pas trouver étrange que la rédemption le soit aussi.

Nous n'admettons pas le contrôle tatillon du Tout-Puissant, pas plus dans le monde physique que dans le monde moral. Nous ne l'admettons pas parce qu'il ferait injure à Dieu. Rien ne peut arriver qui ne soit possible, c'est-à-dire compossible avec la nature divine. Et Dieu discret peut permettre tout ce qui est possible. Il ne s'agit donc pas de dire : « Dieu ne permettra pas cela » ou « Dieu ne peut pas permettre cela » ! Dieu a permis ce qui, selon nous, était impossible : la prévarication du peuple élu envoyant son Sauveur à la mort infâme de la croix ! Après cela, y a-t-il un seul forfait concevable que Dieu ne puisse permettre tout en l'interdisant ?

On dira que cette discrétion est effroyable. Elle le serait, si elle n'annonçait pas la miséricorde et si la miséricorde ne s'obtenait pas infailliblement par la prière confiante. Nous voyons le bien immense que Dieu a tiré du déicide et nous serions désormais inexcusables d'avoir peur de la divine tolérance. Mais il est vrai que celle-ci est une pressante invitation à multiplier nos supplications.

A. Bouyssonie définit la discrétion divine : « la disposition où est le Créateur de laisser faire par les créatures tout ce qu'elles peuvent

faire dans le plan qu'il a choisi pour l'Univers » (21). Il précise très heureusement : « La discrétion n'est ni négligence ni abdication, mais elle est la forme infiniment parfaite de cette douceur et de cette humilité que Jésus prêche parce que le Père céleste en est le modèle » (22). Le prince Ghika dit lui aussi : « Dieu est doux, Dieu est humble. Non point seulement l'Homme-Dieu, mais Dieu lui-même, en lui. Car il a montré par là ce qu'il était. — Dieu est doux, Dieu est humble, parce que l'Amour infini ne saurait être autrement, et qu'il est pour lui plus grand, plus inouï, plus divin qu'il soit ainsi fait. La sainte et prodigieuse humilité de Dieu est libre et volontaire » (23). Dieu est nécessairement libre. La discrétion met au point la liberté de l'Acte créateur. Le mystère n'est pas que la création ne soit pas nécessaire; le mystère est qu'elle soit possible. Comment l'Infini se résout-il à communiquer seulement une part de son avoir ? Et quelle part infime ! Un reflet plus voisin du néant que de l'Être ! Ici intervient la Discrétion. Dieu ne créerait pas, s'il devait mettre lui-même la limite définitive à ses dons. Il fera en sorte que cette limite inévitable ne vienne pas de lui. Il ne créera pas du tout fait; il fera se faire la création. Ce sont les créatures qui se limiteront elles-mêmes. Dieu crée discrètement ou il ne crée pas. Le Créateur est discret ou il n'y a pas de créateur.

La Bible, dira-t-on, ignore le mode discret de la création. Il est sûr que l'Écriture et la Tradition mettent l'accent sur la toute-puissance et non sur la réserve. Mais la réserve saute aux yeux et la révélation prévient le contresens qui y verrait de l'impuissance. La Bible n'avait pas à répéter ce que criait l'Univers; elle devait compléter la première parole de Dieu en précisant le sens de la réserve évidente. L'Ancien Testament exclut les fausses interprétations, le Nouveau avec Jésus-Christ apporte la seule vraie.

La présence d'un Dieu discret aura l'air d'une absence. L'athéisme prouve la réalité de la divine discrétion. Les interventions de la Discrétion passeront le plus souvent inaperçues. Et le fait est que les miracles seraient plus nombreux qu'on ne croit, si les hommes crédules ou menteurs n'en inventaient pas de faux ! Un miracle sensationnel porte la marque de Satan. C'est une fantasmagorie, une illusion ou une duperie. On imagine un faux cul-de-jatte dont les jambes jaillissent soudain comme par enchantement ! Jamais Dieu n'a fait un coup pareil. Le plus éclatant des miracles, la résurrection du Christ, n'a été vu de personne. Et quand le Ressuscité s'est montré, ce fut sans gloire et comme s'il était encore mortel. La discrétion est la signature des miracles divins.

René THIBAUT, S. I.

(21) *Revue Apolog.*, XLII, 1926, p. 707.
(22) *Ibid.*, p. 719.
(23) *Pensées pour la suite des jours*, Paris, 1936, p. 95.